Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 5

Artikel: Favey et Grognuz
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205710

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

une autre fois deux, trois et quatre douzaines d'œufs ; une troisième fois, beurre, crème, miel ou une corbeille de rouges pommes. Il être des pauvres femmes qui tricotent une bonnet de laine noire pour mettre sur son tête sans cheveux dans son chambre, ou bien deux paires de bas bien chauds, ou bien des bons gants aussi de laine noire. Et notre monsieur le pasteur il être si content, et son madame et ses enfants avec ! Déjà, au kling-kling du sonnette, les enfants de notre monsieur le ministre ils courent à la porte pour voir ce qu'il vient de beau. Et voilà, la porte s'ouvrir, et un homme du village ou une femme entrer avec des jolies choses, et les petits ils tapent dans les mains et ils crient : « Oh ! que vous être brave ! que vous être grandiose ! » Et le porteur passer dans la chambre de notre monsieur le pasteur pour inscrire soi, et la madame cacher toute suite les belles cadeaux.

Un jour arrivait à la cure le vieux Hans. Hans il être un antique soldat qui buvait très beaucoup de schnaps, et pour cette cause il être malheureux, mais il aime encore toujours la nôtre sainte église de Luther et, toutes les années, il communie une fois extra et même deux. Seulement, au dernier printemps, il était trop misérable pour faire un cadeau. Peut-être cependant notre monsieur le pasteur croyait-il il avait quand même dans sa poche une petite bagatelle. Donc Hans il va dans la chambre et les enfants de notre monsieur le pasteur derrière lui.

— Eh bien, Hans, j'inscris toi pour ce dimanche prochain ? demandait notre monsieur le pasteur.

— Oui, notre monsieur, disait Hans.

— Eh bien, t'assieds-toi sur cette chaise.

Alors, pendant notre monsieur le pasteur écrivait son nom dans son livre, Hans laissait partir de lui une petite bruit, et les enfants riaient comme des fols en sortant de la chambre.

Notre monsieur le pasteur, il avait seulement entendu rire les enfants.

— Avec quelle chose sais-tu faire si joyeux les petits, mon brave Hans ? demandait-il.

— Avec une toute petite plaisir de rien du tout, répondait Hans.

— Mille et mille fois merci, cher Hans, et que Dieu te le rende !

Alors, Hans parti, notre monsieur le pasteur priait les enfants de montrer à lui la petite plaisir. Et quand il apprenait cette chose, il était toute triste, et la madame, très beaucoup fâchée, disait Hans être une véritable porc. V. F.

Voulez-vous rire un brin ? — Donnez à quelqu'un un bâton assez long, tel qu'un manche à balai, une queue de billard, etc., dont l'extrémité est appuyée contre l'angle du mur et du plancher et priez la personne de passer sous le manche à balai, dans la partie comprise entre le plancher et les mains.

Bien que cela ne semble pas bien difficile, vous verrez tomber successivement toutes les personnes qui ne connaîtront pas le truc à employer.

Ce truc consiste à tenir le bâton en tournant le dos au mur ; de plus, les pieds de l'opérateur doivent former avec le bout du bâton posé sur le sol, un triangle isocèle ; il suffira alors de se renverser en arrière sous le bâton pour exécuter le tour sans difficulté.

Remarque. — Il n'y a qu'une bêtise supportable : celle des bonnes gens.

Quelles sont-elles ? — Avis coupé dans un de nos journaux :

« Jardinier marié, sans enfants, sérieux, expérimenté connaissant *bien les trois branches* et muni d'excellentes références, désire place, etc.

UN MAITRE DU BARREAU

On a souvent ri de ce qu'on appelle chez nous « l'éloquence de cantine ». Mais que d'avocats, que de pasteurs et de professeurs auprès desquels nos modestes tribuns d'abbaye sont des modèles, sinon d'atticisme, du moins de sincérité !

Nous empruntons le passage ci-dessous à une plaidoirie de maître X., une des célébrités du barreau :

Me X., *s'échauffant graduellement.* — L'accusation a osé parler de principes. Nous aussi, messieurs, nous invoquons les principes. Je dis mieux : des principes, nous descendons aux conséquences ; des conséquences, nous remontons aux principes, et, à l'aide de ces conséquences et de ces principes, de ces principes et de ces conséquences, nous démontrerons l'innocence de notre malheureux client *(d'une voix émue)* que vous rendrez enfin à l'amour de ses enfants.

Le procureur général, *interrompant avec vivacité.* — Mais, maître X., l'accusé n'a pas d'enfants !

Me X. — Nous n'avons pas d'enfants ! *(Au comble de l'émotion.)* Vous l'entendez, messieurs, on nous refuse jusqu'aux douceurs de la paternité !!!

En franco-russe. — Une dame aussi spirituelle qu'aimable dansait avec un Russe, qui, contre les habitudes de ses compatriotes, n'était pas très familier avec la langue française. Il était question dans la conversation d'un invité que le Russe aperçoit tout à coup à deux pas derrière lui.

— Prenez garde, madame, dit-il en baissant la voix, *le derrière* nous écoute.

— Bon, répondit en riant la belle danseuse, pourvu qu'il ne se mêle pas à la conversation, peu nous importe !

LE PÈRE ABRAM ET LE FEU CENTRAL

Eh bien, pou le coup, si ça continue comme ça toute l'année, pou sûr qu'y ne veut pas rester grand monde sur la terre au prochain Sylvestre. On ne voit, dans les papiers, que des castatrophes, des tremblements de terre, des mines einondées, des explosiions, des essendies, des églises qui s'écroulent, des cohésions de trains ou de navires ; c'est à faire frémi ! Ne trouvez-vous pas, conseiller ?

— Ma foi..., ma foi... il est de fait que l'année commence bien mal ; il y a depuis quelques semaines un concours extraordinaire de circonstances malheureuses.

— On croirait, pardi, qu'on en est arrivé au temps de l'Apocalypse ; tout ça y est annoncé. Y ne manquerait plus que les Allemands se mettent encore en nièze. Alors, ça serait complet !

— Ah ! vous savez, père Abram, avec eux, on ne sait jamais bien à quoi s'en tenir. Mais il n'y a pas apparence que les Allemands veuillent tenter une guerre en ce moment ; ils ont trop à faire chez eux.

— Oué, oué, oué, aux jours d'aujourd'hui y faut que chacun veille sur sa propre marmite avant d'aller voir ce qu'y a dans celle des autres. Et pi d'ailleu, à présent, contre qui se battraient-y, les Allemands ? y ne sont plus d'acco avec personne.

— Justement !... Non, voyez-vous, Abram, l'ennemi, pour l'heure, c'est la nature, avec ses phénomènes mystérieux, qui éclatent à l'improviste au moment où on s'y attend le moins, qui font des milliers et des milliers de victimes et devant lesquels l'homme est encore impuissant, malgré les progrès de la science. Le monde a des mystères insondables.

— Oué... oué... c'est bien ça. Ainsi, ces tremblements de terre, on ne sait pourtant pas d'où ça vient. Heureusement encore que chez nous on n'a rien à craindre de ça ; on est sur du bon terrain ; c'est du solide !

— Sans doute, on n'a pas exemple — du moins je ne me souviens pas — d'un tremblement de terre bien sérieux. Si fait, pourtant, en Valais, il y a un certain nombre d'années ; les journaux l'ont justement rappelé à propos du désastre de Messine. Vous voyez donc qu'on n'est sûr de rien. Qui sait bien peu ce qui se passe sous nos pieds ?

— Eh bien oui, n'est-ce pas, avec ce feu central dont on a parlé. Vous y croyez, vous, conseiller, à ce feu central ?

— Il faut bien y croire, les savants en affirment l'existence. C'est même un peu à ce feu central, à ce qu'y disent, qu'y faut attribuer les tremblements. Y paraît que les eaux de surface et les sources s'infiltrent peu à peu dans les profondeurs de la terre ; cette eau se chauffe, bout, produit de la vapeur ; ça bouronne comme ça un certain temps, puis, tout à coup...

— Pan ! ça saute ; et tout vient en bas... Oh ! c'est bien ça ! Les Vésuves, pardi ! c'est la même chose.

— Absolument !

— Oué... oué... tout de même !... Savez-vous que c'est pas rigolo !

— Pas tant... pas tant... non. Aussi, à la vôtre ! père Abram.

— A la vôtre, conseiller... Mais, dites-moi, est-ce qu'y n'y aurait rien à faire ? Ne pourrait-on pas, par exemple — enfin, n'est-ce pas, je dis ça comme ça ; c'est une idée qui me vient — avoir quelque chose comme les paratonnerres ou les paragrêles ? Oh ! je sais bien que pour ce qui est des paragrêles, des canons à grêle, des fusées à grêle et tout le fourbi, c'est de la foutaise ; ceci entre nous, bien entendu.

— Sans doute... sans doute... la science cherche encore... Y faut la laisser chercher...

— Bien sû... y faut la laisser chercher ; y a rien d'autre à faire... Mais, enfin, ce feu central, à quoi sert-y ? A rien. Y ne sert pas même de chauffe-pieds. Y semble qu'on pourrait utiliser cette chaleur, comme on a déjà tant utilisé de choses. On la distribuerait comme ça par des tuyaux dans les maisons, dans les usines, dans les boulangeries ; y doit y en avoir assez pour tout le monde, que diable ! Et puis, de cette manière, on n'aurait plus à craindre les irruptions de Vésuves ni les tremblements de terre, et on serait chauffé à bon compte.

— Oh ! la la ! la la ! Abram, vous avez des projets mirobolants. C'est comme dans Jules Verne !

— Je ne sais pas ; mais enfin, estiusez, conseiller, c'est une idée qui m'est là venue, au respect que je vous dois. A propos, on n'a jamais rien dit de ça au Grand Conseil, me semble ?

— Non... non... du moins pas depuis que j'y siège... Je vous dirai bien que ce n'est pas précisément de sa compétence... Là-dessus, pêre Abram, si on allait se coucher ; nos femmes nous attendent. A la vôtre !

— A la vôtre, conseiller. Tout ceci entre nous, n'est-ce pas ?

— Entendu ! X.

FAVEY ET GROGNUZ. — Une nouvelle édition de cette amusante brochure est projetée ; elle paraîtra aussitôt que le nombre des souscriptions sera suffisant pour couvrir les frais de publication. — On s'inscrit au bureau du *Conteur vaudois* ou chez M. *S. Henchoz*, éditeur, Lausanne.

Comme pour Messine. — Grand'mère, son petit-fils Totor sur les genoux, lui explique une page de la Bible :

— Les hommes étant devenus si affreusement méchants, le bon Dieu, pour les châtier, fit le déluge. Il plut tant que tous se noyèrent... Alors, Totor, qu'arriva-t-il ?

Totor. — Alors on fit une collecte.